

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 30 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 21 fr.  
Hors du département, 22 fr. pour  
l'année, et dix centimes  
90 c. par trimestre.



# L'ARTISTE

en province.

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

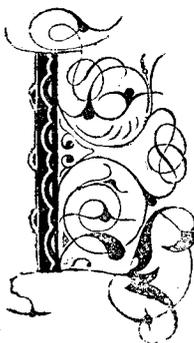
Journal petit in folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;  
Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;  
Paraît tous les Dimanches,  
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guyon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

### TABLEAUX DE M. ROCOFFORT DE VINNIÈRE.



**A**DAMIRATION que les amateurs de tableaux portent à ceux qu'ils possèdent est vraiment grande; et il n'est rien que je sache tout à la fois de plus tendre, de plus aveugle et de plus susceptible. A les entendre, les Rubens, les Raphaël, les Titien tombent chez eux comme la grêle; et les musées de Paris, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie n'ont jamais rien possédé de semblable. Bien plus, par un esprit de système des plus naïfs, et qui prend sa source dans l'habitude que ces bons amateurs ont prise d'aller à la découverte de tous ces chefs-d'œuvre cachés aux regards du vulgaire, dans

toutes les boutiques poussiéreuses et enfumées des marchands de bric-à-brac; car c'est toujours dans ces taudis crasseux et encombrés que leurs imaginations, sinon fraîches et poétiques, du moins ardentes et ambitieuses, se plaisent à placer quelques belles compositions de Raphaël, entre de vieilles guenilles et de vieux clous rouillés: vous voyez que le lieu est bien choisi; l'habitude de toutes ces vieilleries, disons-nous, leur donne un tel amour pour toutes les vieilles choses, qu'un tableau n'a du prix à leurs yeux qu'à la condition d'être fait depuis un siècle ou deux, et d'être noirci, vieilli et tout écaillé. Gardez-vous bien de leur parler de quelque production moderne, pure de forme, belle de lumière et fraîche de ton; ils vous traiteront en pitié et avec orgueil: car, chose étrange, ils sont sincères, et leur conviction est grande. Cette monomanie, chez quelques-uns, va jusqu'au délire; c'est réellement une maladie chronique et très positive, et qu'un homme d'esprit d'entre eux qualifiait du nom de Raphaélisme, dont l'infortuné, moitié plaisant, moitié sérieux, se sentait, disait-il, mortellement atteint, sans connaître aucun moyen d'en guérir. Ce qu'il y avait de comique dans tout cela, c'est que la chose était réelle, et que ce malheureux amateur, homme d'esprit et de sens sur tout autre point, affirmait sérieusement posséder trois beaux Raphaël, qui n'étaient autre chose que trois mauvaises galettes, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. Vraiment, je leur en veux à ces bons amateurs; et j'ai bien quelques raisons pour cela. Je ne peux leur pardonner toutes les heures mortellement ennuyeuses passées près d'eux, lorsque jeune, ignorant encore les mystères de l'art, et désireux de tout voir et de tout connaître, j'écoutais avec trop de candeur le pompeux éloge de toutes leurs croûtes, auxquelles je ne comprenais rien sans doute; ce qui jetait mon esprit dans une perplexité grande. Insensé que j'étais! je voulais comprendre les beautés du ciel, et c'était en regardant à terre que j'en cherchais l'explication. Mais enfin, soyons justes; en voici venir un qui a eu une noble pensée, en léguant son cabinet à la ville. M. Rocoffort de Vinnière a voulu enrichir notre Musée d'une collection de belles peintures. Son but est-il atteint? je suis loin de le penser, et je ne crois pas non plus que la noblesse de l'intention m'impose l'obligation de garder le silence sur l'erreur qui l'accompagne: sur 14 nouveaux tableaux qui maintenant ornent notre Musée, comme on dit toujours, cinq ont du mérite et les autres sont médiocres ou pitoyables. Je ne parlerai que des premiers, commençant par ce qu'il y a de mieux. Voici deux petits tableaux flamands, de pure race, attribués à Polimburg; ce que je ne contesterai pas, attendu qu'excepté quelques maîtres principaux de la Flandre, qui ont su mettre dans leurs œuvres, d'une manière très positive, le cachet de leur individualité, la myriade des autres peintres flamands tendant tous au même but, par les mêmes moyens, se confondent dans une seule et même nationalité, qui se résume par ceci: finesse, harmonie et hauteur du ton, disposition heureuse, pensée commune, dessin parfois incorrect et souvent trivial. Il me serait donc bien difficile d'affirmer que ces deux toiles sont ou ne sont pas de Polimburg; mais ce que j'affirmerai, c'est

qu'elles ont toutes les qualités flamandes dont je parlais tout à l'heure, et qu'elles n'en ont que très peu les défauts. Le cheval blanc, chez le maréchal-ferrant, est surtout d'une délicatesse de dessin et d'une puissance de forme remarquables; il est préférable de beaucoup à celui de l'autre tableau représentant un intérieur d'écurie. Quant au berger gardant ses moutons, et qui est attribué à Boell, on a peine à le croire de nature flamande, encore moins d'une nature campagnarde. Il a trop de finesse et de distinction pour ne pas être un des amis du peintre qui, mettant à l'épreuve le précepte: « qui s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera relevé, » s'est fait en berger plutôt que de se faire monarque. Il est de fait que Boell, s'il est l'auteur de cette peinture, s'est élevé beaucoup en faisant celle-ci, et que nous ne connaissons rien de lui qui ait autant de goût dans la pose, et de correction dans les lignes. Le tout petit tableau attribué à Mieris, car nous ne sortons pas des tableaux attribués, est évidemment d'une finesse d'exécution qui tient du prodige; mais quelle chose déplorable d'appliquer autant de soins, d'attention, autant de talent, il faut le dire, à rendre une chose aussi triviale, et d'une manière aussi ignoble! Une courtisane endormie étale, sur le premier plan du tableau, et en pleine lumière, sa gorge pendante et mal dessinée, d'une façon des plus indécentes; tandis qu'une vieille femme, dans le fond du tableau, reçoit de l'argent d'un homme pour une si déplorable marchandise. La tête de la courtisane est très mal dessinée, mais en revanche sa main et tous les accessoires du tableau sont faits avec une patience d'exécution remarquable dans une si petite dimension. Il me reste à parler d'une femme jouant de la guitare, et que je crois être de notre spirituel De Boissieu: spirituel est bien la dénomination qui lui convient, car je ne connais rien de plus fin et de plus délicat que sa pointe et que son pinceau; et il rachète la largeur qui lui manque quelquefois par une adresse et une finesse de détails si vives et si animées, qu'il obtient grâce pour cette petite tête de femme: quoique la justesse dans les rapports des traits, et que les masses d'ombres et de clairs soient loin d'être respectées, cette petite main, qui certes n'est pas dans un choix de pose des plus heureux, pourtant, combien elle est séduisante! et ces détails dans les yeux et dans les cheveux, faits avec autant d'adresse! Si tout cela était subordonné dans une masse simple, juste et belle, ce qui est toujours la chose la plus importante dans l'art, ce serait une peinture à l'égal des premiers maîtres.

Je ne dirai donc rien des autres tableaux légués à la ville; il y a des choses qui sont comme de certaines gens: qui ont tout à perdre si l'on s'occupe d'eux. Ce qu'il y a de plus heureux pour ces peintures et pour le public, c'est de garder à leur égard le plus complet silence. Espérons qu'un jour on les mettra dans une petite pièce à part, qu'on ouvrira très peu souvent, puis enfin qu'on n'ouvrira plus du tout; et alors la noble pensée de M. Rocoffort aura atteint son parfait complément.

L.

### GRAND - THÉÂTRE.

Première représentation de la *Chaste Suzanne*. — M. Hippolyte Monpou.



**M**RACE à son originalité bien caractérisée, et surtout à cause de la forme bizarre de son talent, M. Monpou, depuis son apparition dans le monde musical, a été l'objet de discussions sérieuses. Dès ses premiers pas dans la carrière M. Monpou a eu ses amis dévoués et ses détracteurs, et ceux-là mêmes qui jugeaient froidement selon les œuvres avouaient que, tout en faisant aimer ses productions, le nouveau compositeur paraissait manquer de science: res proche singulier, en ce qu'il s'adressait à l'un des meilleurs élèves de l'école Choron. Et en effet, fort jeune encore H. Monpou était profes-

seur et accompagnateur spécial des magnifiques concerts vocaux qui se donnaient dans cette école célèbre, et l'on peut dire qu'il a grandi avec l'audition et la lecture des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. La musique légère était bannie du sanctuaire Choron. Palestrina, Jumelli, Porpora, Pergholèse, Hœndel, Mozart, Beethoven, Gluck, étaient les auteurs sur lesquels on faisait des études, et les élèves gardaient de cette sévérité d'éducation musicale une grande élévation dans le style, comme dans l'exécution vocale ou instrumentale.

H. Monpou se fit d'abord connaître par deux ou trois petites romances d'un goût fort simple, puis tout-à-coup il changea complètement de genre et il se mit à publier une foule de ballades et de cantilènes sur des poésies de Victor Hugo et d'Alfred de Musset. Ces compositions produisirent beaucoup d'effet, car on y remarquait des mélodies fraîches, bien caractérisées, mais souvent trop tourmentées de rythme, irrégularités de facture qui attireraient à l'auteur bien des critiques et des traits mordants. Après *l'Andalouse*, dont le succès fut une immense popularité, et quelques autres productions du même style, H. Monpou fit exécuter, dans un grand concert, *Lenore*, ballade avec chœurs, qui portait encore l'empreinte des mêmes qualités et des mêmes défauts, mais qui renfermait des idées neuves et riches.

A quelque temps de là, l'Opéra-Comique ouvrait ses portes aux *Deux Reines*, lesquelles réussirent complètement. Mais au théâtre le genre de M. Monpou parut un peu déplacé, et il faut bien le dire, quoique familier avec les chefs-d'œuvre classiques, M. Monpou n'avait pas fait ce que l'on appelle les études mathématiques de la composition : il avait produit trop tôt comme tous les jeunes gens de notre époque, et l'on remarquait dans les *Deux Reines* une grande inexpérience de l'orchestration, de la scène, et surtout de la sagesse mélodique; ce dernier point paraissant être une volonté arrêtée chez M. Monpou, on l'accepta en faveur d'autres choses excellentes. Vinrent ensuite le *Luthier de Vienne*, le *Planteur*, et *Piquillo*. Chacun de ces ouvrages prouvait un progrès réel, mais ensemble ou séparément ils étaient loin de satisfaire les juges contrepuntistes-fugues dont la critique scientifique a pénétré sous les impressions de la foule; de sorte que, tout en plaisant à ses auditeurs, M. Monpou s'est vu l'objet de diatribes plus ou moins fondées, et qu'on n'a pas manqué d'adopter dans un certain monde, par genre et par ton de savoir. N'entend-on pas dire journellement par des gens de la plus complète ignorance musicale : « Oui, c'est beau, c'est joli, c'est neuf, mais ça n'est pas bien fait, c'est contre les règles de la composition, » et mille autres raisonnements que nous comprendrions dans la bouche de ceux qui sont compétents, mais qui deviennent assez ridicules, répétés qu'ils sont par les fabricants de banalités toutes faites ?

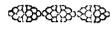
La *Chaste Suzanne* a paru à la Renaissance, en décembre 1859, sous le titre d'*Opéra de genre*; et l'Académie royale de Musique, ayant trouvé que l'opéra de genre était tout simplement un grand opéra, a fait un procès au théâtre qui empiétait sur son privilège, et la *Chaste Suzanne* est rentrée à Paris dans les cartons; chose très malheureuse pour M. Monpou, car ce dernier ouvrage est bien supérieur à tout ce qui avait paru précédemment : on voit que le compositeur a sérieusement étudié; son ouvrage est bien traité. Les imitations mêmes y sont semées avec goût et habileté; l'orchestration est variée, riche, élégante, seulement elle est un peu trop chargée de détails pendant les récits, comme dans la scène du tribunal au 4<sup>e</sup> acte. Pour animer l'action générale, l'auteur a cru bien faire de répandre dans l'orchestre tous ces détails harmoniques, et c'est un tort, car les chanteurs ne sont plus entendus d'une manière assez distincte; système particulier, du reste, à tous nos compositeurs modernes. — J'arrive à l'analyse générale.

Le 1<sup>er</sup> acte est d'une fraîcheur et d'un piquant parfait d'un bout à l'autre. L'introduction en chœurs de femmes, et l'air de Suzanne, commencent l'opéra : le trio entre elle et les deux vieillards renferme un cantabile *six-huit* d'une belle expression, mais qui n'a pu être apprécié à cause de son caractère sérieux. Le duo des vieillards qui suit est bien dessiné. La cavatine d'entrée de Daniel est une des plus jolies choses de l'ouvrage; il y a dans cette mélodie une distinction rare. Puis vient le duetto entre Dinah et Daniel; dans ce duetto, qui est plein d'esprit, il existe une romance qui deviendra populaire : *Je suis malheureux*. Il y a bien à redire un peu sur l'emploi de cette terminaison féminine de la mélodie, qui fait dire je suis malheureux... *eux*, au nom des Hébreux... *eux*; mais le motif est si gracieux, qu'il faut pardonner la répétition d'une mauvaise syllabe. Tout cela s'enchaîne avec un final charmant, accompagné par des *pizzicati* et des chœurs de basses dans la coulisse; par malheur on n'entend pas assez cet effet-là, qui est fort bien. Ce morceau a été très applaudi, et méritait de l'être.

Le 2<sup>e</sup> acte s'ouvre par un chœur de femmes qui aurait pu être chanté plus juste. Vient après le duo bouffe de deux vieillards : certes ! voilà un morceau vigoureusement conçu, et franchement accusé; c'est, à notre avis, un des types les plus originaux de la pièce : il est plein de gaieté, de rythme, et dans le vrai caractère de la situation. J'entendais dire près de moi qu'il ressemblait à celui de la *Fausse magie*; je ne suis pas du tout de cet avis : la situation est la même, c'est possible, mais il n'y a aucune ressemblance dans les mélodies ni dans la coupe; c'est un écueil, au contraire, que le compositeur a su éviter. La scène des baigneuses est longue et froide; puis le chant de Suzanne rappelle un peu trop l'allegro du trio de Piquillo. Le final du 2<sup>e</sup> acte, qui commence, je crois, au petit terzetto des vieillards et de Daniel, est très beau; l'action musicale se déroule

largement et avec un crescendo soutenu qui est très bien ménagé jusqu'au moment de l'explosion, qui termine les avant-dernières mesures du cantabile. A propos d'explosion, il y a là un coup de grosse-caisse et de cymbales qui y est très bien placé; et quoique nous ayons peu de sympathie pour ces instruments, nous en approuvons l'effet dans un morceau semblable : donc nous réclamons notre grosse-caisse et nos cymbales qui ont fait défaut à la 1<sup>re</sup> représentation, mais pour ce *morceau seulement*. — Le 3<sup>e</sup> acte s'ouvre par un joli air de Daniel, mais qui a le défaut d'être en mineur d'un bout à l'autre, ce qui devient un peu triste; il est vrai que la situation n'est pas joyeuse, mais il devient difficile de ne pas rendre l'effet trop rêveur quand on abuse de ce mode. L'air de l'ange et le chœur sont d'une bonne couleur religieuse; la terminaison, ou, pour mieux m'exprimer, la cadence mélodique du chœur rappelle tout-à-fait la forme d'Hœndel. L'air de la basse se termine par un allegro à trois temps, qui est une inspiration pleine de charme; le motif qui revient plusieurs fois est toujours ramené avec adresse, et il rentre toujours avec bonheur. Enfin, le duo entre Daniel et Sédécias est à effet, sauf la phrase qui le commence et qui est peut-être un peu trop *italienne moderne*. Le 4<sup>e</sup> acte s'ouvre par un chœur fort original, et amène une jolie romance de Dinah. Vient enfin le final qui est d'une belle facture, et assez comique en même temps; cependant la condamnation du grand-juge a trop la couleur de l'anathème du 5<sup>e</sup> acte de la *Juive*. En somme, on voit par ces détails que le nombre des morceaux faibles est tout-à-fait minime en comparaison de ce qu'il y a de bon; aussi nous félicitons sincèrement M. Monpou de son dernier œuvre. Il s'est un peu corrigé de sa tendance au bizarre, ce qui ne l'a pas empêché d'être tour-à-tour original, pathétique, gracieux, et surtout plus facile à saisir; il a fait un mélange heureux de son originalité et de ses anciens souvenirs de l'école Choron, ce qui jette dans sa musique cette couleur religieuse et biblique très bien adaptée au sujet, et qu'il a oubliée deux ou trois fois de soutenir pour adopter la moderne coupe italienne : ce que nous n'approuvons pas. Il faut imiter des Italiens leur manière d'écrire pour les voix; mais que M. Monpou s'inspire seulement de lui et des grands maîtres que nous avons cités plus haut, et il sera plus neuf que toutes ces plates rapsodies qui nous arrivent des pays ultramontains, depuis quelques années surtout, la *Lucie* et deux ou trois autres ouvrages exceptés, bien entendu.

La *Chaste Suzanne* a obtenu du succès : chaque rôle est bien tracé; celui de Daniel surtout est un tissu de mélodie pleine de mélancolie et de naïveté, seulement il est écrit trop haut pour la voix de ténor franche : c'est une haute-contre très élevée, et il fallait toute l'adresse et la jolie voix de M. Audran pour dissimuler cette difficulté, qui serait bien plus apparente avec un ténor léger moins heureusement doué que lui. Nous reviendrons du reste sur l'exécution que la longueur de cet article ne nous permet pas d'examiner, et nous ferons à chacun la part qu'il mérite.



## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



CETTE semaine, la *Maison en loterie* et *Maurice* sont les deux seules pièces que Bouffé ait données, pour la première fois, depuis son retour à Lyon. La seconde n'a été jouée encore qu'au Grand-Théâtre, et soit par ce motif, soit parce qu'elle ressemble un peu à tous les vaudevilles bourgeois de notre époque, nous n'en parlerons pas ici : ne nous arrêtons donc qu'à la première.

Voici bien le genre simple, jovial et piquant de l'ancien vaudeville. L'intrigue est presque nulle, et l'art de la mise en scène des personnages est moins adroit que de nos jours; mais, en compensation, l'esprit, la malice pétillent dans les moindres détails; l'observation est fine, le ridicule est mis à nu sans aigreur, sans hideux corollaire; et vers la fin, les calculs sordides de l'intérêt sont vaincus par l'amour au bruit des *fions-fions* et des danses.

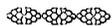
Nous voudrions bien vous dire en deux mots le sujet de la *Maison en loterie*, mais vous le connaissez de vieille date. — Oui, vous avez plus d'une fois souri à la mesquine ambition de ce vieux procureur qui, tour-à-tour, courtise celles qu'il pense être les bienheureuses propriétaires du numéro gagnant. Oui, vous avez applaudi à la spirituelle ironie de ce pauvre clerc *bossu*, l'amant des petits scandales, et qui vient sans cesse jeter ses mordantes saillies à l'encontre des projets de son patron. Bouffé est dans ce rôle du clerc ce qu'il est dans tous les autres, c'est-à-dire artiste accompli : sans doute on a d'abord peine à sentir ce grand comédien toujours condamné à porter sur la scène l'image des infirmités et des difformités humaines; mais ce sentiment de pitié s'efface vite lorsqu'on le voit *rouler sa bosse* avec une rondeur si pleine de gaieté satirique. Aussi, nous ne doutons pas que l'année prochaine Bouffé, sous les traits nouveaux d'un cul-de-jatte ou d'un lépreux, ne revienne nous faire rire et pleurer. Le public veut des émotions nouvelles, quelque attentatoires qu'elles puissent être à la dignité de l'homme; et les écrivains parisiens, qui n'ont plus guère souvenance de cette dignité, sauront bien retirer encore des sujets de vaudeville de la sentine de nos misères physiques. Aveugle, muet,

bossu, idiot, épicier, *roi de Rouen*, tels sont les degrés par lesquels a déjà passé le premier talent comique et dramatique de notre époque : attendons encore un peu, et nous en verrons bien d'autres.

On annonce la prochaine reprise de *Lazare le Pâtre*. Cette détermination est bonne et prouve que la direction a suivi l'un de nos avis, en ne laissant pas le théâtre des Célestins s'endormir sur les succès du comédien voyageur. Il eût mieux valu monter un grand ouvrage nouveau; mais enfin *Lazare le Pâtre* est un bon drame : Alexandre y est très bien placé, et cela permettra d'attendre des créations nouvelles.



UNE messe en musique à grand orchestre sera chantée dans l'église primatiale de Saint-Jean, à l'occasion du Congrès scientifique de France, qui s'ouvrira à Lyon le 1<sup>er</sup> septembre. La Commission chargée d'organiser la partie musicale a écrit à un grand nombre d'artistes et d'amateurs; mais comme elle a sans doute, quoique involontairement, oublié quelques personnes, MM. les musiciens, artistes ou amateurs qui voudraient bien prêter le concours de leurs talents à cette solennité, et qui n'auraient pas reçu de lettre, sont priés de considérer cet avis comme une invitation et de faire connaître leur adhésion à M. Léon Boitel, imprimeur, secrétaire de la Commission, quai Saint-Antoine, 56.



## DES JOURNALISTES

### Qui rendent compte des Ouvrages

SANS LES LIRE.



J'voudrais bien, avec toute la bonhomie qui me caractérise, révéler une source de véritables plaisirs à plusieurs de mes excellents confrères, les journalistes : c'est de lire quelquefois les ouvrages dont ils rendent compte !

On ne peut se faire une idée de l'esprit qu'ils emploient, des ruses qu'ils imaginent pour se priver de cette jouissance !

Les uns, sur le titre du livre dont l'examen leur est confié, inventent un autre livre et en donnent hardiment l'analyse ;

Les autres se bornent à parcourir la préface ou à causer quelques instants avec l'auteur, et ils se trouvent à l'instant capables de faire la réputation de son ouvrage en le jugeant comme il le juge lui-même.

De plus, paresseux, harcelés par des écrivains dont les productions ont besoin, pour avoir tout leur succès, d'être recommandées immédiatement au public, ils les prient de vouloir bien rédiger de leur main l'article qu'ils n'ont pas le temps de composer pour l'époque fixée.

Voilà donc, de compte fait, trois manières principales de se dispenser de lire les ouvrages dont on doit rendre compte : chacun offre des avantages incontestables.

Le journaliste qui refait l'ouvrage à tout le mérite d'une inspiration personnelle, et met plus de fraîcheur dans ses idées en ne se traînant pas sur les idées d'autrui : l'acheteur y trouve un double bénéfice, et lit deux bons ouvrages au lieu d'un.

Le journaliste, qui s'en rapporte à l'introduction et consigne la conversation de l'auteur dans ses colonnes, ne risque pas de se tromper sur le but de l'ouvrage, et il reproduit de plus tout le charme d'une causerie intime.

Enfin, le journaliste qui substitue l'auteur à lui-même, en se réservant un droit de révision, donne souvent à un homme de talent l'occasion de mériter un éloge de plus, en parlant avec conviction, mais avec modestie, de l'utilité de son propre ouvrage.

Aucun auteur n'est tenté, dans cette position délicate, d'abuser du droit qu'on lui cède; ils se loue moins, et s'apprécie mieux : il faut qu'il mette toute son habileté à cacher la main qui trace le panégyrique, et toute sa franchise à signaler les imperfections de son œuvre. Si l'ouvrage et réellement bon, il n'en doit le succès qu'à lui-même; s'il est médiocre et sans intérêt, il se trouvera toujours un juge consciencieux et sévère pour empêcher le public d'être victime d'une méprise.

Faut-il se plaindre de cet état de choses? Faut-il rappeler les journalistes à leurs devoirs dans un temps où l'on imprime plus de livres qu'on n'en peut lire, et où l'on risque de perdre la vie avant d'en trouver un bon?

La critique n'abdique sa mission que lorsqu'elle est forcée d'être bienveillante; elle la reprend pour se livrer à toute sa malignité : toute la littérature moderne a passé par là. En est-elle plus discréditée? se commet-il plus d'erreurs, plus d'injustices qu'autrefois? y a-t-il plus de talents ignorés, de mérites méconnus? Il n'y a que des paresseux, ou des gens trop occupés à plaindre.

Et encore prennent-ils leur mal en patience. Ils se réservent toujours le plaisir de lire plus tard l'excellente production dont ils ont ainsi rendu compte : vous les remerciez de vous l'avoir fait connaître,

et ils sourient du service qu'ils vous ont rendu, sans trop se hâter de partager le bonheur que vous leur devez. Ils admirent tout haut votre courage, et se moquent tout bas de votre naïveté; ils sont loin de nier le mérite, mais ils veulent l'encourager à leur aise, et quand ils ont contribué à son succès, ils se réjouissent d'avoir su éviter la fatigue d'un travail en vous procurant tout l'agrément d'une lecture instructive.

On voit, d'après cette rapide esquisse, que la classe la moins nombreuse des journalistes est celle qui croit encore à la gloire, au génie, et qui regarde la tâche de couronner le vrai talent comme assez belle pour la remplir tout entière.

Le bonheur d'être le premier à signaler le mérite d'un bon ouvrage, vous récompense de l'ennui d'en lire vingt mauvais. Bonnes gens d'un autre siècle, supportons l'ironie de nos confrères; soyons prêts à leur rendre, au besoin, leurs ingénieuses plaisanteries, mais ne suivons leur exemple que lorsque nous ne pourrions pas faire autrement.

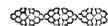
F. L.



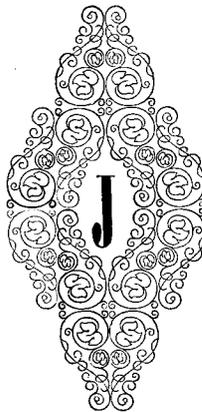
Le comité d'organisation du congrès scientifique a publié son programme général contenant les noms des membres qui en font partie, et la composition des comités particuliers, au nombre de cinq, savoir : la commission exécutive, composée de MM. Terme, président, Comarmond, Dupasquier, Alphonse Jame, Jourdan, Grégori, Lortet, Louis Perrin; et les comités des travaux préparatoires, des adhésions, des logements, et des fêtes. La commission générale du congrès a pour présidents honoraires Mgr. de Bonald, cardinal-archevêque de Lyon; Sauzet, président de la chambre des députés; le baron Aymard, lieutenant-général, pair de France; le marquis de Belbeuf, premier président de la Cour royale de Lyon, pair de France; Jayr, préfet du Rhône; Feuilhade de Chauvin, procureur général près la Cour royale de Lyon; Terme, maire de Lyon; et Soulacroix, recteur de l'Académie : 202 membres forment l'ensemble de cette commission générale, parmi lesquels nous remarquons, en artistes et en hommes de lettres, MM. F. Alday, Paul Allut, Baumann, Benoît, Sylvain Blot, Léon Boitel, Bonnefond, Boullier, Bregnot du Lut, Chenavard, Cherblanc, Dardel-Desjardins, Duclaux, Alex. Flachéron, François, Gilbert, Grandperret, George Hainl, Jouve, Hector de Laferrière, Victor de Laprade, Loyson, Florimond Levot, H. Leymarie, Maniquet, Moker, Monfalcon, Monin, Mulsant, Noiro, Ozanam, Pavy, Péricaud, Reynaud, Fleury Richard, Rittiez, de Ruolz, Ruotte, Thierriat, Vibert, Zeiger.

Le congrès scientifique doit visiter tous nos établissements publics, les monuments antiques et moyen-âge que nous possédons, et, aux environs de la ville, les localités susceptibles d'observations géologiques, minéralogiques, de botanique et industrielles; à Lyon, les collections particulières, entre autres les bibliothèques de MM. de Bellet, Cailhava, Coste, Lambert, et Pagès; les galeries de tableaux de MM. Bodin, Capelin, Flachet, Laubreaux, de Jerphanion, Gaspard Vincent et Michoud; comme les ateliers, pour l'architecture, chez M. Chenavard; pour la gravure, chez MM. Baron, Meunier, de Saint-Didier, Trimollet, Vibert; pour la peinture, chez MM. Blanchard, Bonnefond, Dubuisson, Duclaux, Flandrin, Fonville, Guindrand, Rey, Thierriat, Trimollet; et pour la sculpture, chez M. de Ruolz.

Les personnes disposées à adhérer au congrès sont invitées à faire connaître leurs intentions le plus promptement possible, le congrès devant s'ouvrir le 1<sup>er</sup> septembre prochain.



### J'ai la vue basse !



J'ai la vue basse;... en vérité je vous le dis, j'ai la vue très basse...

Et c'est là pourtant une de ces infirmités douloureuses dont je rends très souvent grâce au Ciel de m'avoir doté...

Car, avoir la vue basse, cela vous dispense du désagrément d'apercevoir ou de saluer une foule de sots, d'ambitieux, de fats imbéciles, d'intrigants qui blessent habituellement les regards d'aigle... du premier bourgeois venu.

J'ai la vue basse, je vous le répète, et cela me préserve d'une quantité de bévues et de rencontres fastidieuses... qu'il serait trop long de vous expliquer...

Ainsi, par exemple, dès le matin, si à peine descendu dans la rue je crois voir venir à moi un de ces innombrables amis que vous savez (et qui n'a pas de ces amis-là?...), esprits sémillants et joyeux, si superficiels et surtout si féconds en épigrammes; enveloppes trompeuses qui ne cachent guère que de méchants fruits pleins d'amertume et de fiel... Oh! alors, à l'aspect d'un de ces si chers, je suis prudemment, comme vous feriez vous-même à l'approche de quelque chien vagabond portant la queue et l'oreille basses;... souvent même je reviens sur mes pas, en me disant à part moi : *Heureusement j'ai la vue basse.*

A quelques pas de là, c'est un gros fat que toute la ville connaît, une de ces grotesques médiocrités... que dis-je? une de ces puissantes inutilités, ridiculement superbes, que la coupe de leur habit, le parfait entretien de leur chevelure, leurs gants glacés, des lunettes ou un lorgnon recommandant par-dessus tout à l'estime et à l'admiration de leurs concitoyens...

Moi, j'ai flairé de loin mon gros fat, espèce de mannequin, tout bourré d'orgueil et de sottise impudente; et, dissimulant à grand'peine

une tyrannique démanaison de rire, je m'écrie encore, et tout haut cette fois :

*Oh! quel bel homme! Suis-je à plaindre d'avoir la vue basse!...*

Puis je m'éloigne en songeant, en même temps qu'à mon gros fat, à cet apologue si ingénieux du *Renard et du Buste*... Et, parole d'honneur! je suis plus disposé que jamais à devenir un partisan fanatique du vide et de la matière!!!

Un peu plus loin, — si j'ai du bonheur! — je rencontre un célèbre magistrat (je devrais dire un vénérable magistrat) qui, par son éloquence diffuse, sa droiture équivoque et ses *raves* lumières, a su se concilier depuis trente ans la faveur, l'estime et les largesses de chaque gouvernement... et aujourd'hui encore passe pour le meilleur des citoyens, pour un modèle de vertus publiques et privées!...

O vénéré et vénérable magistrat! je te salue du fond de mon âme, fort peu édifiée de ton savoir et de ton patriotisme à l'enclenché... et malgré ta longue croix et ta démarche sautillante, je ne puis, avec la meilleure volonté possible, reconnaître en toi un *Hôpital* ou un *Aguesseau*... Ah bien oui! pour cela, heureusement j'ai la *vue trop basse*...

J'ai la *vue basse*... quand le hasard me conduit tout auprès d'un de ces petits bons hommes prétentieux et ridicules qui s'agitent et se démènent partout comme des diables dans l'eau bénite, avec quelque gros livre ou quelque vieux tableau sous leur bras... Vraiment ils ont beau faire, ces grands petits bons hommes au regard effronté, aux longs bras sans cesse agités en forme de télégraphe;... ils ont beau se morfondre au sein de leurs fanatiques séides, immortels génies de leur fabrique, ou bien dans les limbes de leurs pauvres petites coteries... Ma foi! j'ai encore la *vue basse* pour tous ces petits colosses de la petite littérature, de la petite science, et du petit art provincial...: pauvres nains qui jouent à la grandeur et au *Mécène*... et qui, pour se faire mieux voir, se jucheraient volontiers sur nos réverbères;... ce qui n'empêcherait pas la province, avec ses pacifiques habitants, d'être encore fort mal éclairée!!!...

Plus loin, sur cette belle place que domine si majestueusement la statue équestre du grand roi, j'ai cru entrevoir, une badine à la main, un insolent parvenu de la veille,... espèce de cuistre ambitieux que la contrebande, la ruse et l'intrigue ont métamorphosé en un grand seigneur,... oui, en un grand seigneur... et quel grand seigneur sur-tout!... O grand Macaire, toi, son digne patron!!!

Pour celui-là, par exemple, pour cet insolent parvenu d'hier, il me semble fort heureux vraiment que la civilisation... et MM. les gens du roi aient eu aussi quelquefois la *vue très basse*...

Vous ne le croirez pas... mais pour cette blonde jeune femme, à l'œil bleu d'une transparence céleste, à la démarche noble, au maintien modeste et décent, pour cette jolie Madeleine si peu repentante,... ma foi! j'ai encore la *vue très basse*,... j'ai même la *vue plus basse* que de coutume... Car, sous ce masque trompeur de grâce enfantine et de douce modestie, je lis tracés par la main hardie du vice les noms de cinq ou six de mes amis les plus intimes, tous dépouillés, trahis, et même outragés par cette belle, timide et pudibonde enfant...

Ah! jeunesse crédule et enthousiaste, pourquoi n'as-tu donc pas toujours comme moi... la *vue très basse*?...

Que de poignantes désillusions et que de cuisantes épreuves tu t'épargnerais!

Va, crois-en ma vieille expérience, de mauvais yeux rendent parfois bien service à un trop bon cœur...

*J'ai la vue basse*... que cela est commode et presque rassurant à dire... lorsqu'on vient à rencontrer quelque importun créancier;... et que je connais de sémillants gants-jaunes, que je connais des amis ingrats qui, malgré leur lorgnon et l'excellence de leurs yeux, paient leurs dettes et les plus nobles dévouements en tournant la tête... sous prétexte qu'ils ont la *vue basse*!... Combien de fats, combien de sots, compagnons empressés, à une certaine époque de bonheur ou de succès de votre vie, se jettent entre vos jambes comme une bande d'éperviers au bec crochu, aux cris discordants... et puis tout-à-coup se donnent envers vous des airs d'indifférence et de rigueur stupides, qui ne persuadent personne, pas même les pauvres amis délaissés, qu'ils ont eux aussi la *vue basse*... ce serait plutôt le cœur, s'ils en avaient un!!!!...

Et je le répète, c'est presque un bienfait de la Providence, que d'avoir la *vue basse*... par le temps qui court (le temps qui *vole* serait plus exact). Oui, c'est vraiment une bonne fortune pour un philosophe, pour un stoïcien, pour un misanthrope, que de ne découvrir qu'à demi le *doux éclat des cieux*,... la *pure et céleste lumière*... qui, malgré tous les *libretti*, ne nous éclairent que de si piteuses choses et des créatures... hélas! si peu *éthérées*!...

Venez-vous à rencontrer la femme, ou la maîtresse, peu importe, d'un ami dont chacun se dit d'un air goguenard: « *encore un de plus*; » eh bien! vous êtes dispensé de chercher malgré vous à lire sur ce front féminin, décoré par la candeur et la pureté,... les symptômes, l'origine, ou, si vous aimez mieux, les traces de *certaines éminences* que tout le monde (et le monde est si méchant!) s'ingénie, à tort ou à raison, à découvrir sur le large front de ce vertueux époux si tendre et si confiant!...

Et pour venger l'honneur de votre ami, vous vous bornez à ne pas saluer sa Roxelane infidèle... qui se dit sans doute, vous trouvant fort impoli :

« C'est singulier, comme M. un tel... a maintenant la *vue basse*! »

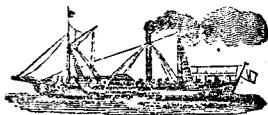
Oui, pour tous ces grands philosophes industriels, pour tous ces illustres banquistes modernes, pour ces mirobolants et si consciencieux critiques qui louent et dénigrent alternativement toute chose d'art... pourvu que l'art les héberge et les nourrisse;... pour ces femmes sans cœur, ces roués sans pudeur, ces mirobolants lovelaces d'estaminet et de comptoir, moutards de vingt ans, qui visent à l'homme habile et important;... pour toutes ces petites, toutes ces sottises, tous ces ridicules, qui foisonnent, qui pullulent parmi nous; enfin, pour tant de misères qui te coudoient ainsi que ton voisin, avoue donc avec moi, ami lecteur, qu'il est bien heureux celui qui peut se dire: « *J'ai la vue basse*!... »

V. B.



Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

### Compagnie du Sirius.



## LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE,

et remontant de Beaucaire à Lyon

EN DEUX JOURS,

Part du quai de la Charité

à 4 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

(79)

## HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de l'Inclomassin. (83)

Au Parisien.

## A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

25 pour 100 de rabais.



## CHAPEAUX

DE

PARIS,



Rue d'Amboise, 16, au 1<sup>er</sup>, à la barrière de fer.

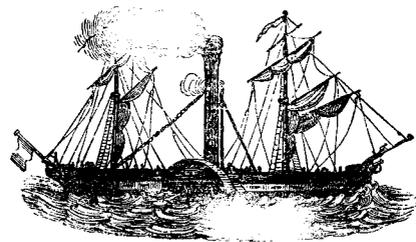
Chapeaux peluche N° 1 8 f.

— — N° 2 9

— — extra 10

— — gris extra 8

Cet établissement offre aux consommateurs des avantages incontestables, tant pour ses prix modérés que pour la bonne qualité et l'élégance de ses chapeaux. (80)



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

Premières. Secondes.

VALENCE... 10 f. 7 f. 50 c.  
AVIGNON et BEAUCAIRE 20 f. 15 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu. S'adresser à MM BONNARD frères et Four, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l' Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)